

Le général Amédée de la Harpe [suite]

Autor(en): **Secretan, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **43 (1898)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-337514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE GÉNÉRAL AMÉDÉE DE LA HARPE

(Suite.)

Aux armées des Alpes et de Toulon ¹.

(1793.)

La nomination de La Harpe au commandement de l'importante place frontière de Briançon était un avancement. Elle allait bientôt le mettre en contact avec l'armée d'Italie, dans les rangs de laquelle il combattrait jusqu'à sa mort. On n'a d'ailleurs pas de détails précis sur le séjour de La Harpe à l'armée des Alpes. Il y mena la guerre de montagne, guerre fatigante, ingrate, mais bien faite pour tremper les hommes, au physique et au moral.

Il ne resta à Briançon que quelques mois. En novembre 1793, on détacha de l'armée des Alpes, pour renforcer l'armée de siège de Toulon, un corps d'élite de 2500 grenadiers et chasseurs, bien aguerris et entraînés. Le régiment de La Harpe en était.

Le 17 décembre, devant Toulon, avant le jour, pendant que le général en chef Dumerbion, commandant du siège, attaquait, sur les conseils de Bonaparte, au sud-ouest de la ville, le Petit Gibraltar, et s'emparait des forts Murgrave, Balaguier et l'Eguilette, le général Lapoye gravissait, au nord de la ville, la montagne du Faron et en bloquait le fort qui, dans la nuit suivante, fut évacué par les Anglais, « Ce fut un combat » assez chaud, écrit Napoléon I^{er} dans ses *Commentaires* ².

¹ Voir *Revue militaire* d'août 1898.

² Tome I, p. 32.

» La Harpe, depuis général de division, tué à l'armée d'Italie,
 » alors colonel d'Auvergne, se distingua à cette affaire. »

La bravoure de La Harpe lui valut la promotion au grade de général de brigade. La lettre de nomination, en date du 30 frimaire de l'an III, signée des représentants Ricord, Fréron, Paul Barras et Saliceti, s'exprime en ces termes :

« Les représentants du Peuple près l'armée dirigée contre
 » Toulon, d'après le compte qui leur a été rendu par le gé-
 » ral en chef de l'armée d'Italie chargé du siège de Toulon,

Voici le fac-similé de l'acte de nomination de Laharpe aux fonctions de chef de brigade. (La nomination au grade de général de brigade est postérieure de trois jours.)

LIBERTÉ; ÉGALITÉ.

—
 AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

LES REPRÉSENTANS DU PEUPLE,
 PRÈS LES ARMÉES ET DÉPARTEMENS
 DU MIDI.

*D'après le compte qui leur a été rendu par le
 Général en chef de l'armée d'Italie, du Rele, Massoué
 et civisme du citoyen La harpe*

*Le nomment à la place de Chef de Brigade, et
 à l'effet des exeurs Les fonctions et de jouir de
 prérogatives et émolumens qui y sont attachés.
 ordonnent au général en chef de le reconnaître et
 faire reconnaître en cette qualité*

*fait devant Toulon Le 27 frimaires an 2. de la
 République*

Salut Fréron

Paul Barras

*Le Secrétaire de la commission
 nationale. / Ebue*



» de la bravoure, zèle, intelligence et civisme que le citoyen
» La Harpe, commandant le 39^e régiment, a montré dans
» toutes les actions qui ont eu lieu contre cette ville rebelle,
» Nomment le citoyen La Harpe au grade de général de
» brigade pour en exercer les fonctions, et jouir des préroga-
» tives et appointements attachés à ce grade. »

A l'armée d'Italie. — Dego 1794.

De Toulon, de la Harpe fut envoyé à Marseille pour commander la place. Pendant les quelques semaines de son commandement, il eut, dit la *Décade philosophique*, « le rare bonheur de se faire en même temps aimer et respecter » dans cette ville turbulente et difficile à gouverner.

Le Comité de salut public avait songé un instant à diriger sur la Corse une expédition de 6000 hommes, dans laquelle La Harpe aurait eu un commandement. On y renonça. Les forces réservées dans ce but furent envoyées sur la Rivière de Gènes pour renforcer l'armée d'Italie. La Harpe y arriva en avril 1794. Il ne devait plus la quitter.

La guerre entre la France et le Piémont durait depuis deux ans déjà, sur toute la frontière, du Petit St-Bernard à la Méditerranée, avec des alternatives de succès et de revers, en somme sans offensive énergique de part ni d'autre. Au commencement d'avril 1794, le Comité de salut public semble résolu à marcher de l'avant. L'armée d'Italie est dans une situation très précaire et dans un dénûment presque complet. Son effectif est d'environ 40 000 hommes et les Austro-Piémontais ne lui sont pas supérieurs en nombre, mais le ravitaillement des troupes est très difficile. En Provence, la disette est générale et les besoins des armées du Nord et des Pyrénées sont si considérables qu'on ne peut rien tirer de l'intérieur de la France. Il ne restait donc d'autre ressource que les achats à l'étranger, mais encore l'opération impliquait-elle de grands risques. Les transports maritimes étaient très menacés. Depuis l'incendie de l'arsenal de Toulon, il n'y a plus de navires de guerre en état d'escorter et de protéger les convois. Chassés du large par les croiseurs anglais, les bâtiments qui amènent des vivres à l'armée tombent, en approchant de la

côte, entre les mains des corsaires sardes. On décide donc qu'un corps de 20 000 hommes, sous les ordres de Masséna, s'avancera sur Oneille, afin de protéger l'arrivage des subsistances nécessaires non seulement aux troupes, mais aussi aux populations civiles des départements du Midi. Du même coup, on coupera les communications entre les Austro-Piémontais et l'escadre anglaise et on prendra à revers les lignes de Savone, où l'ennemi s'est retranché. La gauche et le centre de l'armée reçoivent l'ordre de se porter aussi en avant, afin d'appuyer le mouvement de l'aile droite ¹.

Masséna commença son expédition le 6 avril. Il a divisé son corps en quatre colonnes, que commandent, de la gauche à la droite, les généraux Hammel, Lebrun, La Harpe et Mouret. Le général en chef marche avec la colonne de La Harpe, par Pieve et le mont Ariol, sur Ponte di Nava et la vallée du Tanaro. La Harpe est à l'avant-garde. Le 16 avril, il prend possession de Ponte di Nava, et le lendemain il reçoit des notables d'Ormea la soumission de cette petite ville. Il y trouva, dans le château, douze pièces de canon, une centaine de fusils, de la poudre en quantité, cent mille cartouches et un assortiment d'outils de pionniers et de mineurs, plus un magasin considérable de riz, de farine et de blé. Le général resta à Ormea jusque dans les premiers jours de mai, avec ses avant-postes à Garessio, pendant que le centre et l'aile gauche de l'armée s'emparaient du col de Tende. Le 9 mai, il avance avec quatre bataillons sur Garessio, étendant son action jusqu'à Loano et occupant les hauteurs à droite et à gauche du Tanaro. Dès le 15, il avance encore, poussant ses avant-postes dans les vallées boisées de Monghia, Casotto et Corsaglia, qui découpent le pays des Langhe, et bataillant contre les levées en masse de la province de Mondovi.

Le 20 mai, le général piémontais Dellerà prend l'offensive. La Harpe, qui a reçu des renforts, a l'ordre d'avancer dans le vallon de la Mongia. Le 28 mai, il occupe Montaldo, puis Monasterolo. Enfin, le 3 juin, il pousse jusqu'à Bagnasco, Battifollo et Scagnello, menaçant les communications de l'ennemi entre les deux importantes positions de Ceva et de Mondovi. Il fait aux Piémontais, dans cette journée, cent cinq prisonniers, dont un major, un capitaine, quatre lieutenants, un

¹ Voir KREBS et MORRIS : *Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution*, que nous avons pris pour guide dans la marche générale de la guerre.

porte-drapeau. Les levées en masse étaient du coup dispersées. Masséna était maître des avenues principales du Piémont. Les troupes n'attendaient que l'ordre de descendre dans la plaine, lorsque le Comité de salut public, réclamant inopinément une douzaine de bataillons pour l'armée du Rhin, mit fin à l'offensive. Pendant la première quinzaine de juillet, La Harpe n'eut qu'à se défendre des colonnes de paysans piémontais, excités au combat par l'avocat Pepino Robusti, mais que la moindre salve de mousqueterie suffisait en général à disperser. Conduites par des prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux, précédés de confréries de pénitents portant des bannières et chantant des cantiques, ces étranges combattants se présentèrent entre le 2 et le 6 juillet aux avant-postes de Casotto, Poggiolo et Battifollo ; ils furent refoulés sans peine et pour ainsi dire sans effusion de sang.

Cependant, la campagne était trop engagée pour qu'on renoncât aux succès obtenus. Un second plan d'offensive, approuvé par le Comité de salut public et auquel doivent coopérer les deux armées des Alpes et d'Italie, est adopté. Il consiste à attaquer le camp retranché des Piémontais à Borgo-San-Dalmazzo, sur la route de Coni. L'opération principale doit incomber à la division Macquard, massée au col de Tende. Tout est préparé. Les colonnes sont en marche. On a pris sérieusement le contact avec l'ennemi, lorsque la chute du parti jacobin, le 27 juillet (9 thermidor) vient une seconde fois paralyser l'ardeur des troupes. Le 28 juillet, le Comité de salut public ordonne de surseoir aux opérations. L'ordre arrive le 5 août. Aussitôt le général piémontais Colli, surpris par l'arrêt subit des colonnes ennemies, commande aux siens d'avancer à leur tour et toute la ligne française recule jusque sur les crêtes. La Harpe se replie des hauteurs de Viola et de la Sotta sur Prato Rotondo et San Bernardo. Il est très fatigué par la campagne, sa santé exige des ménagements. Il est remplacé à San Bernardo par le général Hammel, tandis que lui-même va prendre le commandement de la province d'Oneglia qu'occupent sept bataillons. Il n'y demeura pas dans l'oisiveté. « La présence de La Harpe à Oneglia se fit bientôt remarquer, dit Masséna (*Mémoires*, t. I, page 3). Cet officier général vigilant et capable, trouvant la ville dans le fâcheux état où elle était après la conquête (avril) et son port à la merci de la première barque-canonnière, fit reconstruire et perfectionner

» les deux batteries qui le défendaient, armer et couvrir d'un
» retranchement la batterie élevée hors de la ville, dans les
» anciennes guerres, de manière à mettre ce poste militaire à
» l'abri d'insulte du côté de la mer. »

La station de La Harpe à Oneille ne fut pas de longue durée. Dès le commencement de septembre, le corps de Masséna reprenait la campagne. Comme au printemps, la nécessité d'assurer la subsistance de l'armée et des départements du Midi imposait l'obligation de refouler l'ennemi et de s'étendre le long de la côte, alors même que d'une manière générale on entendait rester sur la défensive. Donc, en même temps que l'armée des Alpes, très affaiblie par les détachements qui en avaient été faits, ferait des démonstrations sur Castel Delfino et Demonte, l'aile droite de l'armée d'Italie, renforcée de sept à huit bataillons de la gauche et du centre, allait se porter en avant pour battre et refouler les Autrichiens qui menacent Savone et la neutralité de Gênes et, du même fait, les communications de l'armée française avec la mer. Les deux divisions du centre et de la gauche opéreraient simultanément des diversions dans les vallées du Tanaro et de la Stura, de façon à occuper les Piémontais.

Les Autrichiens, sous le général Colloredo, s'étaient concentrés, vers le commencement de septembre, avec neuf bataillons, deux escadrons de uhlans et un gros train d'artillerie autour de Cairo, sur les deux rives de la Bormida, avec des avant-postes à Altare, à Mallare, à Carcare et des gardes aux passages de San Giacomo et de Pino. Dumerbion, général en chef de l'armée d'Italie, prétend envelopper les Autrichiens. Avec un faible corps débouchant de Finale sur Mallare et Pallare, il appellera leur attention de ce côté et les attirera même vers Loano, en s'y repliant s'il y est contraint, tandis qu'avec le gros de ses forces il se portera rapidement sur Millesimo, comme pour menacer Ceva, puis se rabattra sur Carcare et Cairo, l'unique ligne de retraite de l'ennemi.

On se met en route le 19 septembre, à 2 heures du matin, départ de Bardinetto. La Harpe commande l'avant-garde, forte de 2600 hommes (bataillon de chasseurs de ligne, 1^{er} bataillon de grenadiers, 1^{er} de la 99^e demi-brigade, 1^{er} et 3^e de la 129^e), avec six pièces de 4 et deux obusiers. Le général Hammel commande le corps de bataille (4500 hommes). Le général Fiorrella a 1300 hommes en réserve, avec le convoi d'artillerie et

les vivres. Enfin, le général Cervoni, avec 2900 hommes et deux pièces de 3, manœuvre par Finale sur Madonna del Neve.

La Harpe prend la tête de la colonne. Il atteint bientôt Cavagna, suit la crête entre le Tanaro et la Bormida et aborde le col de San Giovanni, occupé par des milices retranchées. Il enlève les redoutes à la baïonnette, tue une quinzaine d'hommes à l'ennemi, lui enlève une dizaine de prisonniers et rejette le reste sur Millesimo. Lui-même laisse un piquet dans la redoute et poursuit sur Montezzemolo, qu'il atteint dans la nuit, après vingt heures de marche. Le gros de la colonne atteint le même soir Biestro et Acquafredda, avec le général en chef Dumerbion, Bonaparte, alors général de brigade et commandant de l'artillerie, et les deux commissaires Saliceti et Albitte. Le convoi et le 9^e dragons qui l'escorte sont encore fort en arrière.

Le comte Colloredo, général en chef des troupes autrichiennes, informé par le commandant de son avant-garde, général Turekheim, que les passages des Apennins sont forcés et que l'ennemi va descendre des hauteurs menaçant les deux routes de Ceva et d'Acqui, prend position sur les hauteurs de Carcare, sur les deux rives de la Bormida orientale, négligeant sur sa droite Millesimo et la Bormida occidentale, occupée seulement par un détachement de 600 Croates environ.

Dans la matinée du 20 septembre, un épais brouillard remplit le petit bassin au centre duquel est bâti le vieux bourg de Carcare, ceint d'une muraille. Avant de pousser plus avant, Dumerbion veut avoir des nouvelles de ses colonnes et reconnaître la position ennemie. Vers midi cependant, les troupes s'ébranlent. A l'aile gauche, La Harpe atteint vers cette heure-là Millesimo, qu'occupent les milices refoulées la veille du col de San Giovanni et une compagnie d'infanterie autrichienne. La Harpe forme deux colonnes : l'une franchit la Bormida à gué, à 500 mètres environ en aval de la ville et gravit les pentes de la colline que couronne le château de Cosseria ; l'autre pénètre dans la ville, en déloge l'ennemi et le poursuit sur le chemin de Carcare, puis sur Cairo, par les Brici del Monte et di Pattaria. La nuit l'arrête à une portée de fusil de Cairo, petite ville construite en forte maçonnerie, où un pont de pierre franchit par sept arches le lit de la Bormida. Pendant ce temps, Masséna, qui commande le gros, et Cervoni, à l'aile droite, ont atteint Cosseria et Pallare. Menacé sur ses deux

flancs, sur le point d'être enveloppé, le général Colloredo n'a que le temps de se retirer sur Deگو à la faveur de la nuit.

Le 21 septembre, de grand matin, on reprend la poursuite. Vers 10 heures, six mille hommes environ commencent à se rassembler dans la plaine de Cairo, attendant l'arrivée de l'artillerie, parquée à Millesimo pendant les combats de la veille. On marche par les deux rives de la Bormida orientale : Masséna, la brigade La Harpe à l'avant-garde, sur la rive gauche, tandis que, par l'autre, chemine la colonne de droite, sous Dumerbion.

Le général Colloredo est installé aussi sur les deux rives, à l'est et à l'ouest de Deگو. Il a décidé de tenir dans ces positions pour donner à sa grosse artillerie le temps de gagner Spigno et pour couvrir ses magasins. Il occupe la rive gauche avec le gros de ses forces, quatre bataillons et huit à neuf pièces de canon, sur le plateau de Supervia, jusqu'à Bric Botta où s'appuie sa droite. Sur la rive droite, il a deux bataillons et le reste de son artillerie. Il bat de ses feux croisés toute la plaine jusqu'à Rochetta. Il a, en outre, dans des postes avancés, deux bataillons, deux pièces de canon en batterie sur la route, et sa cavalerie, abritée derrière un pli du terrain.

Vers deux heures de l'après-midi, La Harpe commence l'attaque, avec 1600 hommes, contre l'aile droite autrichienne. Deux colonnes gagnent les hauteurs et s'y établissent, après une lutte acharnée à la baïonnette. Des tirailleurs, suivant le lit de la Bormida et profitant de quelques couverts, s'approchent des deux pièces en batterie sur la route et s'en emparent, mais chargés en flanc par les uhlands, ils sont bientôt obligés d'abandonner cette artillerie qui se retire au pied des hauteurs. Les tirailleurs français allaient être taillés en pièces, dit Masséna dans ses *Mémoires*, lorsque le 9^e dragons, mené à la rescousse par le général Beaumont, vint les dégager. Ce fut la première fois que dans cette campagne les deux cavalleries ennemies croisèrent le fer.

Vers 4 $\frac{1}{2}$ heures du soir, le général Dumerbion ordonne une attaque générale, quoique son artillerie ne l'ait pas rejoint encore. A droite, la brigade Cervoni ne put pas entrer en ligne avant la nuit. Au centre, Masséna cherche à aborder Deگو mais, sous le feu convergent de l'artillerie autrichienne qui le mitraille, il est obligé de se retirer derrière les couverts dont il était parti. Seul La Harpe, sur la rive gauche, maintient les positions qu'il a conquises et menace si fortement l'aile droite

de Colloredo que celui-ci, craignant d'être pris à revers, décide d'évacuer Deگو et se retire sur Acqui pendant la nuit, abandonnant ses magasins et même ses blessés.

L'artillerie française n'arriva à Cairo que le lendemain matin, 22 septembre, tandis que Dumerbion et les représentants entraient à Deگو, et que la brigade La Harpe, toujours à l'avant-garde, reprenait la poursuite jusqu'à Piana d'où elle chassa l'arrière-garde autrichienne. Les Français avaient perdu dans ces journées plus de 200 hommes tués et 400 blessés, mais ils s'emparèrent à Deگو et à Piana d'abondants approvisionnements de grains, de farine, de riz et de fourrage qui furent les bienvenus dans la disette dont l'armée souffrait. On évacua les magasins et comme il était impossible de conserver le poste de Deگو, au-delà des monts, pendant l'hiver, Dumerbion résolut de se rabattre sur la Rivière de Gènes. Le 24, le corps d'expédition se replia en deux colonnes sur Vado et Finale, laissant seulement des postes de sûreté au passage des crêtes.

Le général en chef, Masséna, Bonaparte, les représentants suivirent la brigade La Harpe et arrivèrent dans la nuit du 25 septembre, par un temps affreux, sous Savone. Le lendemain, par décision des représentants, La Harpe prit possession des forts de Vado, sans opposition sérieuse de la part de la garnison gènoise, avec laquelle les troupes françaises partagèrent le service.

L'occupation de Vado plaçait l'armée française à petite distance de Gènes et la mettait en mesure d'y prévenir l'ennemi s'il était tenté d'y descendre par le col de la Bocchetta. Elle empêchait, en outre, les Austro-Sardes de combiner leurs opérations avec l'escadre anglaise de la Méditerranée. La neige ne tarda pas à fermer les passages de la montagne et l'armée prit ses quartiers d'hiver, cruellement éprouvée par le manque de toutes choses. Des milliers d'hommes étaient sans souliers et presque nus. Le service des subsistances, celui de l'habillement, les hôpitaux, les transports, rien ne fonctionnait. Les ambulances s'encombraient de malades et de mourants. Celles d'Oneille, dit Masséna, étaient « de vrais charniers ». Pendant cinq mois, l'armée garda ses positions, en proie au froid, à la faim, à la misère et aux maladies. A la fin de l'hiver, sur les 24 000 hommes entassés sur la droite de l'armée d'Italie dans la Rivière de Gènes, on comptait 16 000 hommes aux hôpitaux et quels hôpitaux !

Rien à noter d'ailleurs de particulier au sujet du général La Harpe pendant ce long hiver, si non qu'il fût appelé à Toulon pour prendre part à une expédition de 15 000 hommes qui, embarquée sur seize vaisseaux de guerre et une centaine de transports, devaient marcher sur Rome, sous les ordres du général Mouret, pour venger l'attentat commis au mois de janvier 1795 sur Basseville, agent du Comité de salut public près du Saint-Siège. Les croisières anglaises empêchèrent cette expédition hasardeuse.

La campagne de 1794 terminée par les combats de Deigo avait été en somme stérile, puisque les frontières du Piémont n'avaient pas été entamées sérieusement. Elle eut cependant cet avantage d'éloigner pour un assez long temps les Autrichiens de Savone et de laisser l'armée française en possession de la côte. Elle eut encore cet autre résultat de permettre à Bonaparte qui avait conçu le plan de la manœuvre et en avait suivi l'exécution, de reconnaître le terrain et la véritable route d'invasion du Piémont et de la Lombardie, en contournant les Alpes et l'Apennin. De Savone à la Madonna, par Altare, Carcare et Cairo, l'accès est facile dans les vallées italiennes : on évite les cols élevés, couverts de neige pendant six mois de l'année, et de Cairo on menace à la fois les Piémontais à Ceva et les Autrichiens à Deigo, en pénétrant comme un coin entre les positions des deux armées. Dès lors, le plan de Bonaparte est définitivement arrêté, tel qu'il l'exécutera au printemps de 1796.

Savone. — 1795. — Vado.

La campagne de 1795 ne s'ouvrit que fort tard.

Le commandement de l'armée d'Italie avait passé des mains de Dumerbion à celles du général Scherer, un divisionnaire de l'armée de Sambre-et-Meuse, puis, lorsque celui-ci eût été placé à la tête de l'armée des Pyrénées, on appela à Nice le général Kellermann, qui commandait jusque-là l'armée des Alpes.

Arrivé à Nice le 5 mai, Kellermann trouva ses troupes dans un triste état. Sur un effectif de 87 500 hommes, il n'y en avait pas plus de 45 000 disponibles, dont il fallait retrancher la moitié répartie sur la côte et formant les garnisons des places maritimes, de Menton à l'embouchure du Rhône.

La partie active formait quatre divisions : Masséna, à Loano, n'avait que 9600 hommes présents sur 21 000 qui figuraient dans ses cadres; Sérurier, à Ormea, comptait à peine 5900 hommes sur plus de 15 000 à l'effectif; Macquard, chargé de la garde du col de Tende, présentait 4500 hommes sur un cadre de plus de 9000; Garnier enfin, cantonné dans le comté de Beuil, disposait de 6000 hommes sur un effectif de 9600.

L'aile droite de l'armée fut organisée en trois subdivisions aux ordres des généraux-divisionnaires Freytag, à droite; Masséna au centre et Sérurier à gauche. Elle s'étendait de Savone jusqu'à Carlino, en passant par Bordinetto et San Bernardo.

Dans les établissements militaires de la côte, rien n'avait été fait pour améliorer la condition de vie des troupes. Les bâtiments servant de casernes étaient d'infects cloaques; les magasins étaient des bouges remplis d'ordures; les hôpitaux, un peu mieux tenus et approvisionnés, retenaient encore un trop grand nombre de malades qu'un peu de bonne nourriture eût promptement remis sur pied. Les détachements portés dans la montagne pour la garde des passages étaient plus mal servis encore. On y manquait à peu près de tout. Une partie des troupes bivouaquait faute de baraques et d'effets de campement. Les distributions étaient irrégulières et rares et les vivres de mauvaise qualité.

Les généraux souffraient cruellement de cette misère qui relâchait, jusqu'à les rompre, tous les liens de la discipline. La Harpe, comme on le verra plus tard par ce qui nous est resté de sa correspondance, en était particulièrement affecté.

A la mi-juin 1795, l'armée austro-sarde, sous les ordres du général-lieutenant baron de Wins, occupait, avec 45 000 hommes d'infanterie, 5200 cavaliers et environ 200 bouches à feu, les environs de Carrare, avec ses avant-postes à Montenotte, Pallare, Mallere, Montezzemolo et Murialto, à peu près sur les mêmes points d'où l'armée française l'avait débusquée en septembre de l'année précédente. L'armée piémontaise, aux ordres du général-lieutenant comte Colli, tenait la droite, de Ceva à Coni, dans les vallées du Tanaro et de la Stura.

Les hostilités allaient reprendre à l'aile droite française pour la possession de la ville gènoise de Savone dont l'état-major autrichien avait un intérêt militaire et politique à s'emparer, pour séparer des Etats italiens soit l'armée française ennemie, soit

l'armée piémontaise alliée. Au surplus, dans le camp français aussi, on attachait une grande importance à la possession de la citadelle de Savone, pour menacer Gènes ou la couvrir, suivant que la ville se montrerait hostile ou sympathique à la cause de la France. Déjà le général Schérer, prédécesseur de Kellermann dans le commandement de l'armée, avait chargé Villars, envoyé de la République française près le Sénat génois, de négocier l'admission d'un bataillon d'infanterie et d'une compagnie de canonniers dans la place, pour la défendre conjointement avec la garnison génoise, mais les pourparlers n'avaient pas abouti, les magistrats génois tenant à rester neutres dans le conflit. D'autre part, le général La Harpe qui commandait la brigade d'extrême droite de la division Freytag avait fait directement des ouvertures au colonel Spinola, commandant de Savone, pour qu'il ouvrit ses portes à un détachement de troupes françaises. Spinola avait nettement refusé.

Kellermann donna alors l'ordre à Masséna de tenter un coup de main sur la citadelle et Masséna en informa La Harpe par l'intermédiaire du divisionnaire Freytag. Encore que Savone fût mal gardée et approvisionnée, l'entreprise était scabreuse, d'autant plus qu'à la première alarme on était certain que les Autrichiens accourraient à la rescousse.

Le général La Harpe voit le péril à la première réception de l'ordre. Il est à Vado avec ses troupes. Le 15 juin 1795 (27 prairial, an III), il écrit à son chef : « J'ai reçu, général, votre ordre relativement à la forteresse de Savone; le premier devoir d'un militaire est l'obéissance passive; jusqu'à présent un général en sous-ordre a dû mettre à exécution les ordres reçus sans faire d'observation; mais dans ce moment, je serais un traître à la patrie, le plus grand ennemi de la chose publique si, avant d'agir, je ne vous transmettais pas les réflexions suivantes : »

Suit l'exposé de la situation de la place. Le colonel Spinola est résolu à faire la plus vigoureuse résistance, aux Français comme aux Autrichiens. L'engagement de combattre contre tous attaquants, quels qu'ils fussent, a été pris par tous les capitaines de la garnison. La place manque de poudre, mais elle en attend d'un jour à l'autre, par un convoi de mer; si avant d'en avoir reçu, elle était attaquée par l'une des deux armées, le colonel Spinola en demanderait à l'autre. On est donc sur

ses gardes et il ne faut pas songer à une surprise. Une attaque de vive force est une entreprise impossible : 15 000 Autrichiens sont à cinq lieues de la place ; 7000 autres sont à Dego, à une étape. La Harpe lui-même ne dispose que d'un millier d'hommes pour renforcer sa brigade. Avec cette troupe, il peut bien atteindre le pied de la citadelle, mais il n'a aucun moyen de l'escalader. Au premier coup de canon, l'ennemi sera là en forces pour le couper et le cerner, et au premier coup de canon aussi, toute la Rivière sera contre les Français, tandis qu'elle sera contre les Autrichiens si ceux-ci prennent l'offensive. Puis il termine ainsi son rapport :

Je me résume : je suis prêt à attaquer, à payer de ma personne et à périr au pied des murs de la citadelle ; arrivé là, je perdrai du monde, et, manquant de tous les moyens pour escalader, je serai forcé de me retirer honteusement au bout d'une heure, parce que, si je reste plus longtemps, le tocsin aura rassemblé un grand nombre de paysans ; ils se jetteraient derrière les murs et dans les jardins, d'où, sans courir aucun risque, ils nous tueraient beaucoup de monde.

Si j'attaque de vive force, ce ne peut être l'affaire d'une heure, alors toute l'armée ennemie est en marche, notre ligne, déjà faible, se trouvant plus faible encore et divisée, peut essuyer le plus cruel des revers. Je vous le réitère, général, je suis prêt à attaquer, mais je vous déclare par les observations que je vous fais que je me décharge des suites que pourrait avoir cette attaque.

Je vous observe que l'ennemi n'est point encore prêt à attaquer ; je sais de bonne part qu'il veut attendre que les 7000 hommes qu'il a à Dego se soient rapprochés, c'est ce qui me décide à attendre un nouvel ordre de votre part.

LA HARPE.

La Harpe fait apostiller sa lettre par ses deux adjudants, Frontin et Imbert, qui attestent « sur leur honneur » la vérité des observations de leur général. Puis il l'envoie à son divisionnaire.

Le général Freytag transmet le même jour le rapport de son brigadier à Masséna. Il s'y associe pleinement : « Comment, dans une pareille situation, écrit-il, peut-on tenter une attaque de vive force sur le fort de Savone, tandis que nous n'avons ni troupes, ni échelles, ni canons ? L'ennemi, dans deux heures, peut attaquer tous nos postes ; je vous prie instamment, citoyen général, de peser dans votre sagesse les suites d'une entreprise de cette espèce, de suspendre l'exécution de l'ordre donné de votre part au général La Harpe, de soumettre au général d'armée Kellermann les observations de ce brave général, et je ne doute pas que, lorsqu'il connaîtra la

vraie situation, il ne révoque un ordre qui peut avoir les suites les plus funestes... Ce que je vous dis ici, citoyen général, je vous le dis franchement et loyalement, comme tout bon républicain doit faire pour les intérêts de sa patrie. »

Masséna était de l'avis de ses officiers, mais Kellermann insistant, il ne lui resta plus qu'à s'en référer aux ordres de son chef, « tout en gémissant de son obstination. »

Le général La Harpe était fort bien renseigné sur les concentrations de l'ennemi. Un rapport de reconnaissance, daté du 28 mai, signalait la présence à Acqui de 16 000 Autrichiens, 70 pièces de campagne, beaucoup de canon de position et de siège, des magasins nombreux en blés, farines et fourrages, enfin la construction d'une route pour artillerie de Dego à Montenotte. Ces mesures militaires montraient clairement que l'Autriche avait l'intention de mener offensivement la campagne et de chasser les Français du littoral.

D'autre part, et les lettres de Freytag et de Masséna en font foi, personne ne doutait à l'armée du courage de La Harpe et de son impatience de se mesurer avec l'ennemi. Le 28 mai, il écrivait à Kellermann : « Je compte que sous peu Devins commencera ses opérations et tout me fait présumer que l'effort tombera sur moi. Je suis en mesure et ferai une vigoureuse résistance... » Le 7 juin, il écrit à Villars : « L'ennemi est supérieur en nombre, je le sais. Mais, si nous sommes faibles en hommes, nous sommes forts en courage et en bonne volonté. Sois tranquille : mes braves camarades, comme moi, les attendent avec ce calme, présage certain de la victoire. Nous leur montrerons que les Français, terribles dans l'attaque, ne le sont pas moins pour défendre les positions qui leur sont confiées. » Enfin, le 22 mai, il écrivait à son cousin Frédéric-César, alors à St-Pétersbourg¹ : « L'armée autrichienne se rapproche de moi peu à peu. Je ne la crains pas. Ma ligne est bonne. Je suis faible en troupes, mais elles sont décidées. Je joins l'art à la nature... »

Si donc La Harpe avait attiré l'attention de ses chefs sur les difficultés d'une attaque de vive force sur la citadelle de Savone, c'était uniquement en considération des dangers qu'un échec ferait courir à l'armée dans son ensemble. Heureusement, sur ces entrefaites, il était parvenu à lier avec le com-

¹ Cette lettre, interceptée par une patrouille piémontaise, est aux archives de Breil. V. Krebs et Morris, t. II, p. 230.

mandant de la forteresse une convention d'après laquelle, si les troupes françaises cantonnées dans la ville de Savone étaient attaquées par les Autrichiens, elles pourraient se réfugier dans le chemin couvert. La Harpe espérait que cette possession entraînerait celle du corps de place, mais l'événement montra que le colonel Spinola ne l'entendait pas ainsi.

Le 23 juin, à six heures du matin, un régiment hongrois attaqua les deux faibles bataillons de la 21^e brigade, postés dans les jardins du faubourg de Savone et sur le chemin de Vado. Le chef de la demi-brigade, Dupuy, fusilla quelque temps sur l'ennemi, puis rétrograda sur la citadelle, vivement poussé par les Autrichiens persuadés que leur adversaire allait être pris entre deux feux par les troupes autrichiennes descendant de la Madonna degli Angeli. Tout à coup, Dupuy et ses hommes sautèrent dans le chemin couvert et la citadelle arbora le drapeau génois et un pavillon blanc, annonçant qu'elle prenait les Français sous sa protection. Les Autrichiens s'étant retirés hors de portée du canon des remparts, le colonel Spinola signifia à Dupuy de vider le chemin couvert. Les deux bataillons français placèrent alors leur bivouac à vingt pas de la queue du glacis ; ils y restèrent jusqu'au 26 juin. Un conseil de guerre tenu par Kellermann à Spotorno et auquel La Harpe assistait, avait décidé qu'en raison de la neutralité de Gènes les troupes se retireraient jusqu'à une demi-lieue de Savone, quitte à se porter au secours de la citadelle si elle était attaquée par les Autrichiens.

Mais des opérations plus sérieuses allaient commencer. Le 24 juin, le général de Wins attaqua avec 10 000 hommes les 4 à 5000 hommes de la brigade La Harpe, répartis sur les deux versants du vallon de Segno. Le général Laharpe appuyait sa droite à Vado, au plateau de San Stefano et aux deux fortins de San Lorenzo et du Cap, relevés et réarmés par lui. Il y avait là seize pièces de position. Au-dessus du fortin du Cap, une batterie portait une dizaine de pièces de position, de mortiers et de canons de campagne. Le plateau était couvert, sur son front, par une ligne de retranchements, et, à gauche, par une redoute construite au sommet du mont Sant'Elena qui commandait le chemin muletier de Vado à Spotorno. Les approches de cet ensemble d'ouvrages étaient défendues à Segno, à Termine et à Tiassano par d'autres retranchements entre les deux torrents de Segno et de Quiliano qui de l'A-

pennin descendent à la mer. Enfin, dans la nuit qui précéda l'attaque, La Harpe avait fait placer encore un canon de douze et deux obusiers près de Rezzi.

Le combat s'engage dès 9 heures du matin. Descendant des hauteurs de Cadibona, la division autrichienne du général Venkheim se divise en trois colonnes. Celle de droite et celle du centre rejettent l'aile gauche de La Harpe de Quiliano sur Valleggia et Tiassano, puis la colonne de gauche, renforcée d'une brigade et avec laquelle marche le général de Wins, gagne, par le bord de la mer, le pont de Zinola et en rejette les défenseurs sur les retranchements de Vado. Elle fait sa jonction avec le centre et la colonne de droite dans le lit du Quiliano où toute la ligne autrichienne se déploie pour l'attaque des positions principales au sud de Vado.

A ce moment, les batteries de San Lorenzo et le feu à mitraille des trois pièces en position à Rezzi jettent quelque désarroi dans les rangs autrichiens, sur les deux ailes de la ligne de bataille. Il est 4 heures du soir et La Harpe a vu jusqu'ici sa première ligne reculer et fléchir. Résolument, il sort de Tiassano, à la tête de trois compagnies du 3^e bataillon de grenadiers, fait battre la charge et, enlevant une des compagnies, se jette, le sabre à la main, sur le centre des Impériaux. L'attaque soutenue par le feu des deux autres compagnies et des trois pièces de Rezzi est si soudaine, si impétueuse que le centre et l'aile gauche des Autrichiens reculent et que La Harpe reprend possession du pont de Zinola. Peu après, la droite autrichienne, fort maltraitée aussi, se replie sur les hauteurs de Madonna del Monte. La fusillade dura jusqu'à la nuit.

La charge brillante de La Harpe avait décidé du sort de la journée. Le lendemain, 25 juin, le représentant du peuple Dumaz, dans son rapport au Comité de Salut public, s'exprime en ces termes en parlant du général : « Sang-froid, activité, valeur, prévoyance, telles sont les qualités qui distinguent cet excellent officier. »

Les Autrichiens renouvelaient leurs attaques les 25 et 26 juin contre le pont de Zinola et Quiliano, mais sans aboutir quoiqu'ils eussent amené de l'artillerie sur les pentes des collines de la Madonna del Monte. Mais déjà après la première journée, le général de Wins avait constaté que Vado n'était pas pour lui le véritable point d'attaque. Il changea son

plan, laissa le général comte Wallis en observation dans la plaine et sur les dernières pentes des montagnes en face de La Harpe et concentra le gros de ses forces sur sa droite pour les mener à l'attaque des passages de Settepani, de San Giacomo, de Melogno et des postes de la vallée du Tanaro. Pendant quatre jours on se battit opiniâtement, avec des alternatives de succès et de revers, pour la possession des cols. Toujours ferme à son poste de Vado, le général La Harpe écrit le 26 juillet (8 messidor), à Villars, envoyé extraordinaire de la République française à Gênes :

L'ennemy est encore venu me tâter hier. Il a perdu une centaine d'hommes et s'est retiré. St-Jaques et Melogno ont été attaqués, ces deux points ont été emportés, mais 900 hommes sur trois colonnes ont attaqué Melogno défendu par plus de 4000 Autrichiens, leur ont tué 400 hommes, fait 280 prisonniers parmi lesquels un colonel. Le poste est en notre pouvoir. Tous les points de St-Jaques ont été repris excepté un. L'ennemy y a perdu plus de 600 hommes... Je ne puis vous en dire davantage étant excédé de fatigue. Demain, de 2 à 6 heures, il y a suspension d'armes pour enterrer les colosses autrichiens. Ils puent à empoisonner la contrée. Salut!

Cependant, la manœuvre autrichienne, soutenue sur l'aile droite par les Piémontais jusqu'aux cols de Termini et de Tende, aboutit. Le 27 juin, Kellermann décide que l'armée se retirera sur la ligne de Borghetto-Ormea. Elle effectuera sa retraite par deux mouvements successifs, tant pour éviter le désordre dans la marche des colonnes à travers un pays très coupé que pour permettre l'évacuation des magasins. La Harpe fait sa retraite sur le plateau de Verzezzi dès le 28 au soir. Le 2 juillet, le quartier général est à Toirano et la division Freytag entre Borghetto et le col de San Bernardo, la brigade Ransonnet à droite, la brigade La Harpe (4460 hommes) à gauche, la brigade Nicolas échelonnée le long de la côte.

La Harpe avait opéré avec sang-froid et habileté. Sauf une vingtaine de bouches à feu en fer, formant l'armement des forts de Vado et une centaine de sacs de farine, il put évacuer tout son matériel et les magasins de l'armée sur Albenga et Alassio.

Le général de Wins ne profita pas des avantages qu'il s'était acquis et qui, de l'aveu de l'état-major français, lui eussent permis, avec un peu plus de résolution, de refouler l'armée française jusque derrière le Var. De son côté, le général Kellermann ne pouvait pas songer davantage à reprendre l'offensive. Il n'avait guère perdu par le feu de l'ennemi qu'un millier

d'hommes dont soixante-six officiers, mais les troupes et les états-majors étaient harassés de fatigue par les marches incessantes, les alertes continuelles, les combats acharnés de tous les jours. « J'ai donné l'ordre au 6^e bataillon de grenadiers de partir, écrit La Harpe le 26 juin. Le chef sort de chez moi. Il m'a dit que son bataillon, de même que tous les autres étaient sur les dents et que les grenadiers étaient dans l'impossibilité de faire une marche sans avoir un peu dormi. Il assurait qu'à peine ils se pouvaient soutenir. »

Il y eut dès lors, dans les opérations actives, une accalmie qui dura plusieurs mois, jusqu'à la bataille de Loano en novembre 1795, mais les souffrances de l'armée n'en furent pas moins extrêmes. La correspondance de La Harpe va nous montrer l'effroyable misère dont souffraient les troupes, malgré les efforts du général pour les adoucir. Il est à Convento. Le 24 juillet 1795 (6 thermidor, an III), il écrit au général Masséna :

Vous m'avez envoyé des officiers de santé pour former une ambulance ici; votre but était, comme le mien, de soulager nos frères d'armes, mais il faut qu'il ne soit pas connu des chefs de cette partie. Depuis huit jours, les officiers de santé sont à leur poste, l'ambulance devrait être ouverte; elle n'existe pas. Tout y manque. Je viens de donner ordre au commissaire des guerres de la pourvoir de paille aujourd'hui à quelque prix que ce soit; mais il n'y a ni bandages, ni linge, ni charpie. Les caisses à pansement sont vides. Au nom de l'humanité, faisons un exemple. M. Grass, chargé en chef de cette partie pour sa division, est tranquillement à Albenga ou sur les derrières, pendant que nos braves soldats souffrent. Envoie-le moi, je le ferai bivouaquer de manière qu'il conserve une idée de leurs peines...

Du 3 août (13 fructidor) :

... L'adjudant général Giacomoni part pour Pieve pour vérifier par lui-même d'où peut provenir la disette où nous retombons. Hier on a distribué de la gallette faute de pain. Aujourd'hui on n'aura que quart de ration. Je continue à croire que l'ennemi verse largement des fonds à Gènes pour empêcher l'armée de s'y approvisionner...

Le 9 septembre (23 fructidor) :

... Aujourd'hui nous pouvons encore donner la demi-ration de pain; nous sommes sans viande et, s'il ne nous arrive rien dans la soirée, ce sera jeûne général demain...

Le 7 octobre (15 vendémiaire, an IV) :

Vous dites, mon cher général, qu'il doit nous avoir été envoyé 30 000 fr. en numéraire. Nous n'avons pas reçu un sou. Le total de toutes les recettes se monte à 18 862 l. 18 s.
La dépense à 21 570 l.
Il est redû au payeur. 2 712 l. 2 s.

Outre cela, nous devons immensément aux Gènois, et ils ne viennent plus que par force...

Du même jour :

Le bruit se répand dans cette division que la première a le pain et les légumes, pendant que celle-ci n'a rien du tout. Cela fait le plus mauvais effet et occasionne de violents murmures. Les camps sont déserts; et que dire aux malheureux qui s'en vont en vous disant : *Je suis mouillé, transi de froid: j'ai faim?*

Le surlendemain, 9 octobre (17 vendémiaire, an IV) :

Les troupes souffrent au delà de toute expression et ne peuvent plus résister sur la montagne. Il n'existe ni baraques ni tentes; les camps sont déserts, on n'y peut plus retenir les soldats. Leur misère et leur nudité sont au comble. Pour surcroît de maux, l'eau-de-vie qu'on nous a envoyée est allongée aux trois-quarts d'eau. Il est impossible que cela dure plus longtemps. Je tremble que cette malheureuse division ne se débande...

Le 12 octobre (20 vendémiaire) :

Nous n'avons vu ni l'agent chargé de payer les Gènois, ni son argent. Tout manque à la fois...

Le lendemain, 13 octobre (21 vendémiaire) :

J'ai fait partir hier pour Pieve le détachement de chasseurs à cheval. Leurs chevaux allaient crever ici. Ils vont vous consommer du fourrage bien précieux, mais qu'y faire à moins de les faire filer plus loin? Il gèle à pierre fendre sur les montagnes et je suis obligé de faire descendre à Ormea tous les soldats qui sont pieds nus, cela embarasse cette petite ville...

Le 23 octobre (1^{er} brumaire) :

Il est cinq heures du soir; il est arrivé 1000 rations de pain de Pieve. Hors cela, il n'y a rien. Voilà toutes les ressources pour cette division. Les fours sont froids depuis hier. Plus de 500 hommes sont arrivés chez moi, mais à moitié morts de froid et de faim...

Ceci encore, du même jour :

La nuit a été aussi affreuse que la soirée d'hier. Il n'est resté qu'une seule tente au col de Termini. Toutes ont été enlevées ou déchirées; aucune ne peut se redresser : Le général Pelletier vient de m'adresser un adjoint, ne pouvant écrire, pour me prévenir qu'il ne répondait pas de sa subdivision. Pas un seul poste n'a pu tenir cette nuit; tous ont été abandonnés. Beaucoup d'hommes y sont morts par suite du mauvais temps et de la nudité dans laquelle on les a laissés.

Assailli de réclamations et de plaintes, alarmé par les désertions qui se comptaient par centaines chaque semaine, le général Masséna voulut s'assurer du véritable état des choses

et convoqua un conseil de ses chefs de corps et de service, à l'effet de constater leurs ressources en vivres, en argent, en moyens de transport. Dans ces conférences, il fut reconnu que sur 2300 quintaux de grains nécessaires, par décade, pour la subsistance de la division, on n'en avait pas touché plus de 900 ; qu'il n'existait en magasin que pour quatre jours de farines, de légumes et de sel et qu'on ne pouvait estimer qu'au quart du nécessaire les envois de pain expédiés d'Antibes, Nice ou Menton ; que le service de la viande n'était pas assuré, que les magasins n'avaient ni vin ni eau-de-vie, que sur 540 mulets nécessaires aux transports journaliers, il n'en existait que 206, que la caisse, enfin, ne contenait que des assignats sans valeur.

Le procès-verbal constatant ces découvertes fut porté au général en chef qui remit à Masséna, en retour, l'ordre de pourvoir à la subsistance de ses troupes « sous sa responsabilité. » C'était la faculté donnée au général de les faire vivre à crédit, mais le commerce de Gênes était las de fournir sans recevoir aucun paiement, les ressources du pays étaient depuis longtemps épuisées et, ajoute le général, « les agents de l'administration, hommes sans probité, manquaient d'ailleurs de fonds et de crédit. » Un pareil dénûment eût forcé l'armée à rentrer en France si le hasard n'était venu à son secours. Des bâtiments grecs, chargés de blé, ayant mouillé près de terre à l'insu des croisières anglaises, on parlementa avec leurs capitaines et on put les décider à entrer à Alassio où leur chargement donna le temps d'attendre.

Nous avons sur les causes de l'affreuse misère de l'armée des indications précises. Le 1^{er} mars 1796 (11 ventôse, an IV), le citoyen Reboul, commissaire du Directoire à Gênes, lui envoyait à Paris un mémoire très instructif sur les malversations de l'administration militaire : « J'ai vu, écrit-il, toute la masse des employés aux administrations militaires dirigée vers un but unique, celui de s'enrichir... Son dogme fondamental est qu'il faut faire sa fortune en six mois... Personne dans ce monde-là ne s'inquiète de dissimuler ses larcins. » Les garde-magasins revendaient aux fournisseurs les approvisionnements touchés par l'armée ou les bons des quartiers-maitres et des commissaires des guerres. On évaluait la quantité des denrées réellement consommée dans les magasins à la moitié de celle qui était payée par la République. Les pillards jouissaient de

l'impunité la plus complète. Les bénéfices que le garde-magasin ne pouvait cacher étaient répartis entre tous les employés de l'administration : le premier avait la moitié ; les autres, le reste ; cette convention était considérée comme sacrée. Le contrôle de quantités livrées par les fournisseurs se faisait par les revues des inspecteurs des vivres et des commissaires des guerres, mais il était tout à fait illusoire. « J'ai entendu, écrit Reboul, un inspecteur se plaindre sérieusement de l'ingratitude et de l'avarice d'une compagnie d'entrepreneurs : « J'ai approuvé, disait-il, des revues de cinquante-quatre mulets, bien que le nombre réel ne fût que de treize (ajoutant que cette extrême disproportion passait les bornes ordinaires) et cependant je suis encore à attendre le salaire de ma complaisance. » Avec des complicités semblables, un fournisseur avait exhibé des récépissés pour cinquante mille quintaux quand il en avait livré tout juste dix mille. »

La corruption était si grande, si générale, si ancrée dans la pratique et le Directoire si peu énergique pour cautériser la plaie que Bonaparte lui-même, quand il commanda en chef, ne put mettre un terme à ces déprédations.

Les fatigues de la campagne, la lamentable condition des troupes engendrée par la corruption administrative, l'inanité de ses plaintes et de ses efforts pour faire cesser le scandale attristaient profondément La Harpe. Ses lettres intimes nous révèlent le deuil cruel de son âme et aussi les noires tristesses de l'exilé. En voici une du 22 juillet 1795. Elle est adressée à son cousin Frédéric-César de la Harpe, son ami intime, qui venait de quitter la cour de Catherine, à Saint-Pétersbourg, pour s'établir à Genthod, près Genève :

Ormea, 5 fructidor, 3^{me} année républicaine.

*La Harpe, général, commandant la 3^e Division de droite,
à son cousin Frédéric De la Harpe.*

Ta lettre, mon cher Frédéric, reçue ce matin, m'a causé la plus grande des surprises. Ne soutenant plus de relations avec un pays que j'ay en horreur et où les habitants de qui je devais attendre mon bonheur se sont plu, non seulement à me rendre malheureux, mais à épuiser sur une âme honnête et sensible tout ce que la barbarie la plus raffinée peut mettre en usage, j'ignore absolument ce qui s'y passe. J'ignorais par conséquent qu'il fût question de ton retour. Puisses-tu être heureux, mon cher cousin ; jouis surtout longtemps du bonheur inappréciable d'avoir auprès de toi les respectables auteurs de tes

jours. Ah ! je n'en ay point, je ne tiens à rien, je suis isolé dans la nature ; je te quitte pour un moment, les convulsions du désespoir s'emparent de moi.....

Pardon, mon ami, je suis homme et ne puis vaincre la nature..... Les malheureux ont toujours tort. On n'ose parler en leur faveur, on rougit de se dire leur ami. Ma fortune est réduite à zéro par la perte des assignats. Mes espérances, je n'en ay plus. Je terminerai ma carrière militaire, si je survis à cette guerre. J'irai dans quelque coin ignoré cacher ma misère et ensevelir un cœur brisé et flétri par le chagrin dont on n'a cessé de m'abreuver de Suisse. Concentré dans moi-même, je n'ay que le témoignage de ma conscience et ma réputation de probité, de civisme, de courage pour uniques soutiens. Je ne crois plus aux sentiments de l'amitié chez les autres. Les hommes, guidés par l'amour-propre ou le vil intérêt, ont étouffé jusqu'à ceux de la nature.....

... Tous mes vœux tendent à être caché dans un coin ignoré des hommes et n'ayant aucun commerce avec eux. Là, j'attendrai la fin d'une existence pénible qu'une fatalité inconcevable m'a refusé au milieu de tous les dangers que j'ay courus. J'ai vu périr autour de moi des milliers d'hommes qui désiraient vivre ; moi seul, qui désirais finir, je ne l'ai pu.

Pardon, pardon, mon cher cousin, je laisse ma plume tracer le tableau de mon cœur. Cela troublera peut-être un instant ton bonheur et je me le reproche...

Notre position militaire est très critique. L'ennemi, en force très majeure, est sur nos bras. Chaque jour il y a quelque engagement partiel qui prépare une affaire générale : elle sera cruelle, le sang y coulera à flots. La force de l'ennemi lui donne de l'audace, notre position nous donne du désespoir. Les vivres arrivent lentement, nos troupes sont à la demi-ration de pain. Cela est cruel, mais ne diminue point le courage. Tous veulent résister ou périr. Je les nourris dans cette noble résolution et leur donnerai, comme je l'ay fait jusqu'à présent, l'exemple.

L'on m'a envoyé commander cette division parce qu'elle est la plus exposée. Depuis longtemps, c'est mon lot. Je ne m'en plains pas. J'ai la confiance des troupes. Cela double mes forces.....

Adieu, mon ami, ton bonheur m'intéressera toujours. Puisses-tu être constamment heureux et ne pas avoir le sort de ton cousin. J'en apprendrai l'assurance avec attendrissement.

Je t'embrasse

le général LAHARPE.

Aux souffrances de l'exil venaient s'ajouter pour le général des discussions de famille. Elles lui avaient fait manquer l'achat d'une terre d'émigré en France et il en avait gardé du ressentiment. « J'aurais eu une terre superbe, écrit-il à son » cousin : celui qui l'a achetée en retire dix mille livres numéraire par an et, avant trois ans, le produit sera de 15 mille... » Aujourd'hui je n'ai rien que la misère en perspective. »

Deux jours après, le 7 fructidor, il revient auprès de son cousin pour atténuer et expliquer ce que sa lettre de l'avant-veille avait d'amer :

Je t'ai écrit avant-hier, mon cher cousin, mais ta lettre avait allumé mon sang. Je suis sûr que je t'en ai dit plus que je ne devais et plus que je ne voulais. Le cœur plein d'une chose, il s'épanche sans que l'on s'en aperçoive. Actuellement que je suis calme, je te dirai en peu de mots que je suis malheureux. Né sensible, on s'est fait un plaisir en Suisse de me briser le cœur. Privé de tous mes enfants, pouvant être utile aux aînés, on m'a journellement bercé de l'espoir de les avoir. Par là, on m'a rendu leur refus plus cruel. Obligé de briser tous les liens qui m'unissaient à eux, je n'ay pu voir sans frémir l'existence future qui leur était préparée. Voilà le premier degré et le plus douloureux qui me conduit au malheur...

Il revient ensuite sur l'achat du domaine qu'on lui a fait manquer en France et il poursuit :

... La connaissance que j'ay des hommes me les fait mépriser. Ma seule ambition est de m'éloigner d'eux. Trop fier pour montrer ma misère, je me propose de me retirer dans quelque lieu ignoré où je serai inconnu. Là je n'exciterai la pitié de personne et nul ne rougira sur mon sort. J'aurai pour consolation le témoignage d'une conscience pure, la réputation d'un homme d'honneur à toute épreuve, la satisfaction d'avoir servi la cause de la liberté avec autant de zèle que de succès, enfin la certitude de n'avoir pas mérité mon sort.

Voilà, mon cher Frédéric, mon plan de vie à futur, le seul qui me convienne, si je ne suis pas conservé et je ne le serai pas. Incapable de flatter, je serai oublié et les intrigants, les hommes qui m'ont fait la guerre par derrière moi, seront naturellement possesseurs des bonnes places. Je suis bien généralement estimé, connu actuellement de toute la France comme un brave homme, j'ose ajouter comme un bon général, mais n'ayant plus besoin de moi, cela sera oublié.

Dans la carrière militaire, j'ai joui d'un bonheur inouï. Partout où j'ay commandé, j'ay réussi, culbuté l'ennemi. Je crois devoir cela à la célérité avec laquelle je saisis le moindre mouvement de l'ennemi, peut-être aussi à l'audace. J'ay pour maxime de faire à la tête des troupes la première charge à la bayonnette, qui est la plus terrible et, pour l'ordinaire, celle qui décide.

J'ay eu dans cette guerre un cheval tué, un autre blessé sous moi ; mon casque a été emporté, un boulet m'a culbuté à 25 pas de la batterie, m'a fracassé mon hausse-col ; une bombe a éclaté à mes pieds ; j'ay été enterré, il a fallu pelles et pioches pour me déterrer ; j'ay vu dans des mêlées périr des milliers d'hommes qui désiraient vivre ; moi seul, qui ne m'en souciait point, ay toujours donné la mort sans pouvoir la recevoir. Un houlan, d'un coup de pistolet, m'a coupé une veine au coin du sourcil droit, j'en suis quitte pour une saignée, il faut regarder bien près pour en voir la marque. Il semble que je sois ensorcelé ou cuirassé. Et ce n'est pas parce que l'on me ménage, car depuis trois ans, j'ay toujours commandé là où il y avait le plus de danger.

Si je suis réformé, j'ay parmi mes chevaux deux chevaux de bataille chéris. Ce sont les plus beaux animaux de nos armées et à coup sûr les meilleurs. Je ne leur connais rien de pareil pour la beauté et la bonté. Si tu veux, je te les enverrai ; tu n'as qu'à me répondre à cet égard.

Adieu, mon cher cousin ; puisse-tu jour continuellement du bonheur. Je n'ay le temps de penser qu'à mon métier. Après avoir mis les deux premières

divisions de droite à même de résister à la force énorme de l'ennemi, celle-ci qui est la clef de l'armée, la plus exposée et la plus nombreuse, de même que la plus vigoureusement servie, m'a été confiée. J'ay 22 bataillons, 3 généraux, artillerie et cavalerie sous mes ordres, mais aussi j'ay quinze camps ennemis en face et à portée de fusil. J'arrivai à 6 heures du soir pour prendre le commandement de cette division; le lendemain, à 9 heures du matin, je suis à la batterie, à la tête d'un de nos camps. Sur le moment, l'ennemi crie: « *Général* » *Laharpe jusqu'ici tu as eu du bonheur, tu as acquis de la gloire, déjà* » *deux fois tu as battu les Autrichiens et leurs fiers généraux. Sache* » *que tu viens ici terminer ta réputation.* » Juge comme l'ennemi est servi en espions. J'ose dire qu'ils me craignent. Je n'ay qu'à me montrer devant la ligne, placer ensuite mon chapeau sur un retranchement, on lui tire de suite vingt coups de canon et peut-être mille coups de fusil. Chaque jour, je leur fais brûler, sur un point ou l'autre, leurs munitions. Je suis très économe des nôtres. la bayonette étant mon arme favorite, arme qui m'a toujours réussi.

Mon courrier a été assassiné hier; mes dépêches seules ont été enlevées. Le reste s'est trouvé. Ce qui me prouve que c'est un tour des généraux ennemis. Il y a trois nuits que personne ne dort, toujours attaqué mais en vain: ils se retirent toujours honteux. — Ton meilleur ami et cousin,

Le général LAHARPE.

Autre cause d'irritation et d'inquiétude: le général désirait vivement avoir auprès de lui le deuxième de ses fils Frédéric-Joseph-Marie-Victor pour lui faire suivre, sous ses yeux, la carrière des armes. Mais on retenait le jeune homme en Suisse.

A peine âgé de quinze ans, le 21 août 1793, Frédéric de la Harpe avait écrit à son père une lettre touchante, le suppliant de lui permettre de se rendre à l'armée: « Ne me refusez pas cette grâce, lui disait-il; je suis votre fils quoique je ne mérite pas de porter ce nom, mais j'espère, par la suite, un jour pouvoir me rendre digne fils du général La Harpe. » Il voulait faire route avec un de ses amis, Jean-Louis Johannot. « Nous partirons à pied, nous avons chacun une montre, nous les vendrons pour avoir de l'argent. » Deux ans s'étaient écoulés et la mère du jeune homme avait réussi à l'empêcher de partir, au grand chagrin du général qui voyait pour son fils dans la carrière militaire une voie ouverte au succès. Le 4 septembre 1795 (18 fructidor, an III), il prie encore son cousin Frédéric-César de s'appliquer à vaincre la résistance maternelle et le même jour il exprime à son fils, qui est commis chez M. Bérangier, négociant à Vevey, toute la joie que sa résolution lui procure:

Ta lettre, mon cher Frédéric, m'a d'autant plus surpris que je ne m'y attendais pas... Ton projet m'enchanté. Il me tarde de te serrer dans mes bras.

Tu redonneras la vie à mon cœur flétri par le chagrin. Ma conduite et la justice de la nation française vient de m'élever au premier grade des armées françaises¹. Il me faut un second ayde de camp. Arrive vite, aye une bonne conduite, sois brave et j'aurai peut-être assez de crédit pour te faire nommer officier. Ta position serait alors très agréable et ton début dans le militaire brillant...

Puis des conseils de l'ordre pratique :

Apporte chemises 6 ou 8 bonnes, c'est tout ce qu'il te faut ; de bons bas, deux paires culottes fortes et propres ; s'il est possible, 2 paires bottes ; un habit bleu, croisé sur la poitrine et une lévite, un chapeau à 3 cornes neuf. Je pourvoirai ici à tout le reste. Hâte-toi, car sous peu nous allons pénétrer en Piedmont et je désire que tu sois de la partie...

Le 29 fructidor, il écrit encore d'Ormea à son cousin :

... J'espère que ma lettre relativement à Frédéric, le second de mes fils te sera parvenue. Comptant sur ton amitié, je ne doute pas qu'il ne soit incessamment en route pour venir me joindre. Il le désire vivement, à en juger par sa lettre et tu peux concevoir que mon impatience est grande, d'autant plus que le moment est favorable pour son avancement. A son arrivée, il sera nommé sous-lieutenant de suite, mon ayde de camp, lieutenant de droit au bout de dix-huit mois et capitaine de droit au bout de deux ans et demi. Mais il est essentiel qu'il arrive, parce que je suis accablé d'ouvrage et qu'il faut qu'il se mette vite au fait pour m'e soulager et porter mes ordres. Un ayde de camp ne peut me suffire, ayant une très forte division, très étendue, l'ennemi au bout du fusil et des attaques partielles journallement.

Je t'ay envoyé l'état de ce qu'il faut qu'il apporte avec lui, avec une lettre pour Lyon. Il est attendu sur toute la route. Je te rembourserai à vue ce que tu auras dépensé pour lui et avancé pour son voyage. J'aime mieux qu'il lui reste quelques louis que d'en manquer en route.

Remets lui, je te prie, un peu de thé pour moi ; c'est une douceur dont je n'ay pas joui depuis quatre ans.

Cet enfant fera mon bonheur. Il me rendra à la vie et à la société...

Et le 17 vendémiaire, an IV, d'Ormea toujours :

Je reçois ta lettre du 28 octobre, mon cher Frédéric ; elle me comble de joye, puisqu'elle m'assure que mon fils est près de toi. Garde-le le moins que tu pourras. Je crains toujours quelque retour de sa mère. Embrasse-le pour moi. Je n'ay pas le temps de lui écrire. Johannot peut venir, j'en aurai soin et tâcherai de le placer ; en attendant, je le garderai auprès de moi, pourvu que ce soit avec l'agrément des siens, car je ne puis me charger de sa route et de son équipement. Pour son entretien, je m'en charge. Un chef de bataillon qui est sous mes ordres et dans ce moment chez moi, nommé Mallin de Riverre, de Grenoble, est son parent et sera charmé de pouvoir lui être utile et de le voir.

Je t'ay écrit, il y a deux jours, relativement à mon cousin Louis. S'il se décide, il pourrait venir avec nos jeunes gens, mais qu'il profite du temps que le

¹ Le général venait d'être nommé divisionnaire le 29 thermidor.

représentant Ritter est en mission dans cette armée ; il me veut le plus grand bien et fera tout ce qu'il pourra pour moi.

Tous les éléments sont déchainés contre nous. Ce que nos troupes souffrent est au delà de toute expression. Les Autrichiens crèvent comme des mouches, mais nous avons aussi bien des malades et nous sommes nus comme des vers. Il faut espérer que cela ne durera pas.

Embrasse mon fils...

Ton meilleur ami et cousin,

LA HARPE.

En post-scriptum, le général ajoute encore, car il ne peut se séparer de ce fils qu'il attend :

J'écris ce soir pour faire nommer mon fils sous-lieutenant de dragons, après quoi je le nommerai mon aide de camp : au bout de trente mois de service, il sera de droit capitaine et, la paix faite, si nous n'avons plus d'aides de camp, il rentrera à son corps comme capitaine de dragons. Tu comprends que sa carrière militaire sera fort belle et son avancement rapide,

Huit jours après, le 29 vendémiaire, nouvelle lettre d'Ormea, toujours au sujet de son fils. Le général compte les jours :

Il y a vingt-deux jours que ta dernière lettre, par où tu m'annonçais l'arrivée de mon fils a été écrite. Dès lors, point de nouvelles. Mon inquiétude est extrême. Tire-moi de peine, je te prie, mon cher ami. Accoutumé à être continuellement contrarié, je crains toujours quelque revers.

Les représentants sont ici. Ils n'attendent que son arrivée pour le nommer officier. Nous nous préparons pour attaquer l'armée combinée¹. Je suis chargé de l'honorable commission de battre l'Autrichienne. C'est la partie délicate et la plus honorable, parce que c'est la seule troupe qui se bat bien et qu'il est glorieux de vaincre. On compte sur mon bonheur et sur les deux batailles que j'ai déjà gagnées sur elle. Je suis prêt et je ferai mon métier.

Je désirerais beaucoup que mon fils fût arrivé pour ce moment, bien décisif, car je compte que nous aurons deux batailles sérieuses et en règle dans l'espace de quatre jours. Après quoi, si nous sommes vainqueurs, l'ennemi est obligé de fuir de la Rivière et de se replier sous le canon d'Alexandrie.

Adieu, mon cher, je t'embrasse. Répond-moi bien vite et apprend-moi le départ de mon fils. Mes compliments à ton épouse.

Ton meilleur ami,

Le général LA HARPE.

Mais les jours passent. Le général n'a pas de nouvelles. Il s'impatiente et ses inquiétudes le reprennent :

Ormea, le 3 brumaire, l'an 4 de la République française, une et indivisible.

Ton silence, mon cher Frédéric, me désole. C'est aujourd'hui le 24 octobre ; mon fils est parti chez toi du 28 septembre et je suis sans nouvelles ! Au nom de

¹ Il s'agit des préparatifs de la bataille de Loano, 23 novembre et jours suivants.

l'humanité, prend pitié de moi. Mon inquiétude passe toute imagination. Depuis quatre ans ballotté, le cœur continuellement brisé et privé de toute sensation de la nature et de l'amitié, je m'attends à de nouveaux revers et à ce que quelque événement me prive du plaisir d'embrasser mon fils.

Ce retard que j'éprouve est d'autant plus désespérant que cela va lui faire manquer sa fortune. Si les représentants quittent cette armée avant qu'il soit nommé officier, il ne pourra pas être mon aide de camp et sera peut-être des années avant d'être nommé officier. Il ne me manquerait plus que d'éprouver ce nouveau chagrin. Je ne t'en dis pas davantage. Quoique tu ne sois pas père, tu dois sentir mon inquiétude; elle est à tel point que je suis comme une âme damnée.

Ton ami et cousin,

LA HARPE.

Il est touchant, le général dans ses angoisses paternelles. Mais il est soldat dans les moelles. Il désire son fils parce qu'il le chérit, mais s'il compte les jours, s'il ne peut plus attendre, c'est que demain sera un jour de grande guerre et que son fils doit être de la fête. Il l'aime de toutes les forces de son âme, tendrement, d'un amour puissant qu'exaspèrent la distance et les difficultés de la route. Il lui tarde de le serrer dans ses bras, de le presser sur sa poitrine, de sentir ce jeune cœur battre contre le sien. Quand il viendra, ce fils, gardant encore dans ses poumons quelque souffle de l'air du pays, ce seront des transports de joie dans l'âme du vaillant proscrit. Il le couvrira de caresses et sentira fondre en une divine allégresse son cœur endurci dans vingt combats. Mais il veut que ce fils soit un homme et un brave. Après les effusions de sa tendresse, il lui mettra un sabre au côté, il le fera monter à cheval, il le prendra avec lui afin que, sous ses yeux et par son exemple, il apprenne la vie des armées, le courage, le dévouement. Et quand la bataille fera rage, quand viendront les boulets et que siffleront les balles, il enverra ce fils, qui est la chair de sa chair, le sang de son sang, mais qui sera alors son aide de camp et qui appartiendra non pas à lui, mais à l'armée, il l'enverra au plus fort de la fusillade, sur les points les plus exposés, précisément là où le péril est extrême et où les colonnes d'attaque fléchissent sous la tempête, porter un ordre, ou une direction, ou une parole d'encouragement aux soldats qui tremblent. Son enfant chéri risquera cent fois la mort et il suffira d'un petit morceau de plomb pour le tuer. Mais qu'importe! C'est le métier cela et lui, le père, quand l'heure sera venue de donner avec le corps de bataille, lui non

plus n'hésitera pas à s'exposer lui-même. Et il compte les heures, le général. Et la pensée lui est insupportable qu'un simple incident de route pourrait retarder ce moment exquis où tous deux, botte à botte, pourront marcher ensemble au combat.

Il vint à temps pour se battre et se battit bien. Il entra comme sous-lieutenant au premier régiment de hussards dans l'automne de 1795 et fut détaché comme aide de camp auprès de son père. Il a fait une courte mais brillante carrière. Dès le printemps de 1796, il se distinguait à la bataille de Dego, ce qui lui valut la lettre du Directoire que voici, très flatteuse pour un aussi jeune officier :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté-Egalité

—

Directoire exécutif.

Du 6 floréal, l'an 4 de la République
française, une et indivisible.

Le Directoire exécutif au citoyen La Harpe fils, aide de camp du
général La Harpe.

Le Directoire exécutif a vu, citoyen, avec plaisir que suivant votre père dans l'honorable carrière qu'il vous trace, vous aspirez à bien mériter de la patrie.

Continuez à la servir avec le dévouement dont vous avez donné de brillantes promesses dans les journées des 24 et 25 germinal et qui est pour vous un titre précieux à l'Estime nationale.

Pour expédition conforme,

LE TOURNEUR, *président*.

Pour le Directoire exécutif:

Le secrétaire général,

LAZARD.

Le 4 prairial 1796, Frédéric La Harpe passait lieutenant à la suite dans le 1^{er} hussards. C'était quelques jours après la mort de son père. Il resta dans ce grade pendant sept années, bataillant sans cesse dans les campagnes de 1797 à 1803, soit avec les armées d'Italie, soit avec l'armée de réserve et l'armée des Grisons. A la bataille de Castiglione, le 15 thermidor an VII, les hussards sont fortement entrepris. « Mon régiment s'est distingué, écrit-il à son cousin Frédéric-César ; nous avons chargé trois fois l'ennemy et avons perdu notre colonel et environ cinquante hussards. Mon cheval a eu un coup de mitraille à l'épaule, il en crèvera ; l'ennemy m'en avait pris

deux quelques jours auparavant. » Le 6 germinal an VII, à la bataille de Paolo, une balle autrichienne lui casse le bras. Le mois suivant, le 2 floréal, il est fait prisonnier par les Autrichiens ; il est échangé cinq mois plus tard, le 12 vendémiaire de l'an VIII. Par un arrêté du 16 germinal an XI, signé Bonaparte, Premier Consul, il est promu capitaine au 12^e hussards et l'année suivante, le 3 messidor de l'an XII, il est décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Frédéric La Harpe n'a pas joui longtemps de cette situation honorable, conquise à la pointe de l'épée. Sa blessure de Paolo, mal soignée, ne s'était jamais bien guérie. L'attestation du médecin du 30^e hussards où il était incorporé au moment de sa mort, dit que « plusieurs fois les cicatrices se sont ouvertes pour » donner passage à des particules offensées, qu'il s'y est formé » des abcès qui ont fusé sous le grand pectoral, ont dénudé » plusieurs des vraies côtes de leurs périostes et les ont cariées, » ce dont il est résulté un appauvrissement général qui l'a » conduit à la mort. » Le capitaine La Harpe est mort à Moulins le 23 juillet 1804. Le colonel Dupré, commandant du régiment, intercéda, par lettre du 29 thermidor, an XIII, auprès de l'empereur pour qu'une pension fût faite à la veuve du capitaine :

Cet officier généralement regretté, dit la lettre, était fils du général de division La Harpe ; il était sans fortune. Son père fut proscrit par l'ancien gouvernement suisse et tous ses biens furent confisqués. Cet officier n'avait que ses appointements pour exister et soutenir sa famille. Il était recommandable sous tous les rapports qui caractérisent un brave militaire et avait hérité de toutes les vertus de son père.

Il laisse sa veuve, madame Coisset, native d'Angers, orpheline aussi, sans fortune et un fils qui, par ordre de Son Excellence le Ministre de la Guerre, compte comme dragon au corps, du 18^e du mois de fructidor, an 12. Nous avons obéi, Sire, au mouvement qu'inspire une situation aussi accablante, en vous retraçant les larmes et le désespoir d'une mère infortunée. Les lois existantes n'offriraient aucun secours à cette veuve malheureuse, mais il est des exceptions qui peuvent se déduire de circonstances imprévues et particulières.

Le capitaine La Harpe avait servi avec distinction. ... Le souvenir des services rendus par son père laisse une impression de reconnaissance et d'intérêt dont on ne peut se défendre. Je supplie donc votre Majesté de jeter un regard de commisération sur la situation de la veuve du capitaine La Harpe et de lui accorder un secours annuel sans lequel elle ne peut vivre et soutenir l'existence de son fils.

Voilà, certes, qui est très triste, mais aussi très honorable, soit pour le capitaine La Harpe, soit pour le général, son père.

Deux autres fils du général Amédée ont servi dans les armées de la République :

Philippe-Louis-Emmanuel de la Harpe, qui fut plus tard landammann du Canton de Vaud et député à la Diète fédérale et qui mourut d'une attaque d'apoplexie le 25 novembre 1841, en pleine séance du Grand Conseil vaudois, avait été de 1800 à 1802 secrétaire de Boinod, ordonnateur en chef de l'armée d'Italie.

Louis-Henri-Sigismond de la Harpe qui fut colonel fédéral et directeur des péages suisses, a fait dans l'armée d'Italie, comme lieutenant de cavalerie et aide de camp du général en chef Brune, les campagnes des années VI, VII, VIII et IX. En 1798, il était avec le général Brune à Lausanne, dans l'état-major de l'armée d'invasion de la Suisse ¹. Rentré au pays en 1802 il fut conseiller d'Etat vaudois et député à la Diète fédérale de 1824 à 1830. Il est mort en 1858.

Il semble que le général Amédée ait eu des difficultés à ce moment de sa carrière. Il songe un instant à donner sa démission et consulte son chef, le général Kellermann, sur le parti qu'il doit prendre. Les deux officiers étaient liés autrement que par la hiérarchie. La Harpe s'adresse à son chef avec une entière confiance et un abandon qui dénote une réelle amitié. La lettre est du 4 thermidor de l'an III :

Permettez que ce ne soit pas aujourd'hui à mon général, au chef des armées des Alpes et d'Italie que j'écrive, mais que ce soit à un homme juste, en qui j'ai la plus grande confiance et que je prie, après m'avoir lu, de me donner ses conseils.

J'ai sacrifié une fortune brillante, une existence agréable à mon amour pour la France. Depuis quatre ans j'expose ma vie pour elle et j'ose dire hardiment que je l'ai servie utilement et avec honneur. Ma fortune culbutée se réduit dans ce moment, y compris tout ce dont je puis faire argent, à six mille livres. Mes appointements, réduits presque à rien, ne peuvent me suffire, puisqu'un mois ne peut ici me procurer une paire de bottes. Je suis donc obligé d'y suppléer du peu qui me reste. Ce peu va s'évanouir.

Je puis, comme tant d'autres, être réformé et, par là, réduit à la plus affreuse misère. N'y ayant jamais été habitué, je dois tâcher d'éviter cette dure situation. Pour cela, mon général, je viens avec confiance vous demander vos conseils et vous prier de me diriger. Si je continue de servir, mes faibles ressources seront épuisées sous peu et je me verrai réduit à rien. Puis-je, sans

¹ Post-scriptum d'une lettre du général Brune au ministre de la guerre : « Lauzanne, le 5 ventôse, an VI.... P. S. J'ai près de moi l'un des fils du g^{nl} Laharpe; s'il se distingue, je vous demanderai une sous-lieutenance pour lui. » *Correspondance de Brune*, vol. II. (Bibl. cant. bernoise.)

me compromettre, sans manquer à l'honneur, me retirer à la fin de la campagne et demander ma démission ? Alors, il me resterait au moins un millier d'écus avec lequel je pourrais me retirer dans une campagne et travailler quelque coin de terre pour m'aider à vivre. Je ne laisserais pas de former les vœux les plus ardents pour le bonheur de la France et je serais toujours prêt à sacrifier ma vie pour elle. J'aurais au moins un asile assuré, quelque chétif qu'il fût, au lieu qu'actuellement je ne sais où je reposerai ma tête si je survivais à cette guerre, n'ayant de ressources que mes appointements trop faibles pour vivre et si peu de chose à côté. Je vous le réitère, ce n'est pas à mon général d'armée que j'écris, c'est à un homme que je respecte et que je prie de vouloir bien me répondre en ami. Salut, respect et subordination.

Kellermann s'intéressa au général. La Harpe passait pour un terroriste. Après la réaction thermidorienne, c'était une mauvaise note ; il avait été rayé du tableau de l'avancement. Mais le procès fut révisé et le 29 thermidor La Harpe fut nommé divisionnaire. Letourneur qui le connaissait s'était occupé de cette promotion. Le 22 fructidor, La Harpe écrit d'Ormea à Jean de Bry, représentant du peuple :

Je viens de recevoir mes lettres de service de général divisionnaire. Il m'est bien doux, Représentant, d'avoir été nommé à ce grade avant l'arrivée de la lettre que j'ai eu l'avantage de vous écrire. Ne doutant point que ce ne soit à vous que je doive cette promotion, permettez que je vous en témoigne toute ma reconnaissance et que je vous assure que par la continuation de mon zèle, de mon dévouement, je me rendrai digne de la confiance que vous avez eue en moi.

Ennemi de toute cabale, de tout parti, n'en connaissant qu'un, celui de la liberté protégée et protectrice de la loi et la Convention pour mon point de ralliement, rien ne me fait varier, étant inébranlable dans ce principe qui est, je crois, le seul qui puisse convenir à de francs et loyaux militaires.

Un bonheur n'arrive jamais seul, Représentant. Un de mes fils, âgé de dix-huit ans, que l'aristocratie retenait en Suisse, s'échappe et vient rejoindre son père pour, sous lui, apprendre à servir la République. Jugez de mon bonheur. Je formerai ce cœur à être honnête et pur ; j'élèverai ce jeune courage à la hauteur d'un vrai républicain. L'arrivée de ce fils efface tous mes maux. J'oublie la perte de ma fortune. Je l'ay sacrifiée avec trop de plaisir à la France. J'aurai au moins la satisfaction d'élever un homme qui pourra un jour être utile à la France à laquelle il doit sacrifier tout, jusques à son existence.

La Harpe prie de Bry de l'aider à obtenir un brevet de sous-lieutenant pour son fils, afin d'en faire son deuxième aide de camp. Il eut cette satisfaction de l'avoir à ses côtés dans les combats où il allait intervenir désormais avec son important commandement de général divisionnaire.

(A suivre.)

Colonel SECRETAN.

